

Interprétation, restitution et réécriture du texte médiéval

Gabriele Giannini



Pour citer cet article

Gabriele Giannini, « Interprétation, restitution et réécriture du
texte médiéval », dans *Fabula-LhT*, n° 5, « Poétique de la
philologie », dir. Sophie Rabau, Novembre 2008, URL : [https://
fabula.org/lht/5/giannini.html](https://fabula.org/lht/5/giannini.html), article mis en ligne le 24
Novembre 2008, consulté le 07 Décembre 2024, DOI : [http://
doi.org/10.58282/lht.821](http://doi.org/10.58282/lht.821)

Interprétation, restitution et réécriture du texte médiéval

Gabriele Giannini

1. Spécificité du texte médiéval

L'édition de textes littéraires en langues romanes du Moyen Âge est confrontée à des problèmes et à des difficultés reconnus depuis longtemps comme spécifiques¹. Rappelons-en tout d'abord les contours. L'édition de textes du Moyen Âge se démarque très nettement, sur un point capital, de la philologie des textes modernes : elle vise en effet, dans la plupart des cas, la restitution critique d'un texte que l'on connaît seulement par le biais de copies plus ou moins éloignées de l'original et en tout cas postérieures à celui-ci, alors que les spécialistes de textes modernes travaillent d'habitude sur des œuvres dont on possède une ou plusieurs versions imprimées autorisées par l'auteur. Par conséquent leur intérêt porte plutôt sur les étapes qui précèdent les versions finales, alors que ce cas demeure dans le domaine médiéval tout à fait exceptionnel, même s'il est connu par nos études : il suffit de penser aux formes multiples du recueil lyrique de Pétrarque qui ont précédé la rédaction définitive, autorisée et surveillée par le poète².

D'autre part, l'édition des textes médiévaux partage la même tâche de restitution critique que sa sœur aînée, la philologie des textes classiques : établir le meilleur texte possible, voire celui censé se rapprocher le plus des intentions de l'auteur, à partir des données livrées par la tradition manuscrite. Cela dit, les formes de transmission des deux types de textes demeurent d'ordinaire fort divergentes : face

¹ Je tiens à remercier Silvia Conte, Marie-Madeleine Huchet et Richard Trachsler pour leurs lectures. J'utiliserai par la suite les sigles suivants : *AND* : *Anglo-Norman Dictionary*, sous la direction de Louise W. Stone et William Rothwell, 7 vol., Londres, The Modern Humanities Research Association, 1977-92 ; *Eneas1* : *Eneas*, texte critique publié par Jean-Jacques Salverda de Grave, Halle a. S., Niemeyer, « Bibliotheca Normannica » 4, 1891 ; *Eneas2* : *Eneas. Roman du xii^e siècle*, édité par Jean-Jacques Salverda de Grave, 2 vol., Paris, Champion, « Classiques français du moyen âge » 44 et 62, 1925-29 ; *FEW* : Walther von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, 25 vol., Bonn et alibi, Klapp et alii, 1928 ; Godefroy : Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du XI^e au XV^e siècle*, 10 vol., Paris, Vieweg/Bouillon, 1880-1902 ; *Mt* : « Evangelium secundum Matthaëum », *Nova Vulgata Bibliorum Sacrorum Editio*, Vatican, Libreria Editrice Vaticana, 1979, p. 1777-824 ; *TL* : Adolf Tobler-Erhard Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, 11 vol., Berlin/Wiesbaden, Weidmannsche Buchhandlung/Steiner, 1925-2002.

² Sur les points communs et les divergences de méthode des deux domaines de recherche voir la réflexion récente de Richard Trachsler, « How to Do Things with Manuscripts : From Humanist Practice to Recent Textual Criticism », *Textual Cultures*, n° 1, Bloomington, Indiana University Press, 2006, p. 5-28.

à une tradition des textes classiques que l'on a qualifiée de quiescente, c'est-à-dire caractérisée par une attitude respectueuse de la part des copistes, une fréquence plutôt faible de variantes et une oscillation linguistique restreinte, celle des textes vernaculaires du Moyen Âge est généralement active, à savoir troublée par les interventions massives des copistes, qui conduisent à une floraison de rédactions et de variantes et à un flottement linguistique continu³.

C'est donc la mobilité extrême, découlant de l'affirmation lente et contrastée de la figure de l'auteur au Moyen Âge, qui caractérise tout d'abord le texte médiéval et l'éloigne, dans son parcours à travers les siècles, du texte latin ou grec. La conception de l'œuvre vernaculaire que se font généralement les hommes au Moyen Âge est une conception ouverte, dynamique, peu sensible au principe d'autorité, ce qui implique que l'œuvre peut être sujette à l'intervention de n'importe quel acteur de la transmission et qu'elle est, par là-même, susceptible de subir de nombreuses opérations : celles-ci sont parfois superposées au sein du même témoin et vont du découpage à l'interpolation, de la réécriture plus ou moins systématique au simple rajeunissement linguistique. Or, cette conception et ses effets pratiques, qui certes ne valent pas pour tous les genres et toutes les époques au même degré, comportent un ensemble de problèmes qui fait de l'édition de textes médiévaux une expérience intellectuelle, si j'ose dire, plutôt singulière.

2. Un cas concret : le *Roman d'Eneas*

Pour donner un aperçu de la situation, je crois utile de rapporter dans ses grandes lignes un cas concret, choisi parmi les moins extrêmes. Prenons donc la tradition manuscrite d'un texte majeur du XII^e siècle français, le *Roman d'Eneas*, adaptation plutôt fidèle pour ce qui est de la trame, assez libre dans l'expression, de l'*Énéide* de Virgile, qui comporte un peu plus de 10000 octosyllabes, remonte aux environs de 1160 et a son origine dans la cour des Plantagenêts. De ce volet de la série des romans dits d'antiquité (*Thèbes*, *Eneas* et *Troie*) ne sont connus que neuf manuscrits⁴ :

A	Florence, BML, Pl. 41.44	f. 1-60v	1200 environ, Est de la France	
---	--------------------------	----------	--------------------------------	--

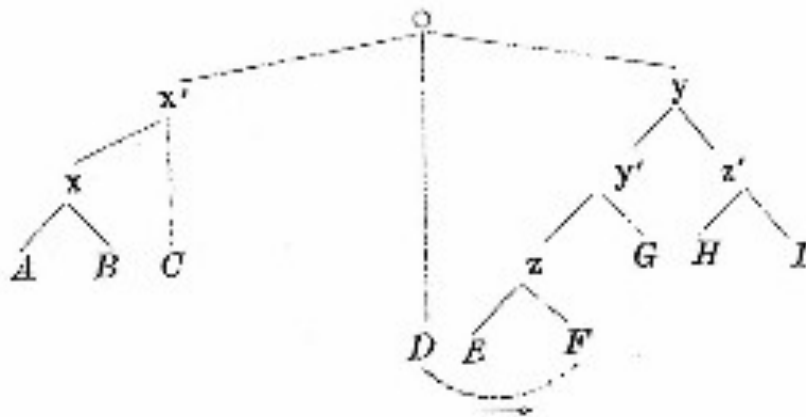
³ Je fais ici référence à l'étude classique d'Alberto Vàrvaro, « Critica dei testi classica e romanza. Problemi comuni ed esperienze diverse », *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti*, n° 45, Naples, Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti, 1970, p. 73-117, réimprimé dans Alberto Vàrvaro, *Identità linguistiche e letterarie nell'Europa romanza*, Rome, Salerno, 2004, p. 567-612. Pour un état des lieux et un débat ouvert et stimulant, on peut lire désormais *Filologia classica e filologia romanza : esperienze ecdotiche a confronto. Atti del Convegno (Roma, 25-27 maggio 1995)*, sous la direction d'Anna Ferrari, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, « Incontri di studio » 2, 1998.

⁴ J'indique le sigle habituel du ms., le lieu et l'institut de conservation (BML = Biblioteca Medicea Laurenziana ; BL = British Library ; BnF = Bibliothèque nationale de France ; BI-SM = Bibliothèque interuniversitaire, Section de Médecine), puis la cote, ensuite les feuillets contenant le roman, la datation et la localisation les plus probables d'après les études récentes, enfin s'il s'agit d'un recueil de plusieurs textes.

B	Londres, BL, Add. 14100	f. 2-73v	XIV ^{2/3} siècle, Nord-Est de l'Italie	
C	Londres, BL, Add. 34114	f. 105-164	XIV ^{3/3} s., Angleterre	recueil
D	Paris, BnF, fr. 60	f. 148-186v	1315-1340, Paris	recueil
E	Paris, BnF, fr. 12603	f. 111-144v	1300 env., Arras	recueil
F	Paris, BnF, fr. 1416	f. 1-63	1252, Nord de la France	recueil
G	Paris, BnF, fr. 1450	f. 83-112v	XIII ^{2/4} s., Nord-Est de la France	recueil
H	Montpellier, BI-SM, H 251	f. 148-207v	XIII ^{2/2} s., île de France	recueil
I	Paris, BnF, fr. 784	f. 70-119v	1300 env., Champagne	recueil

2.1 L'éditeur au travail

Un philologue néerlandais, Jean-Jacques Salverda de Grave (1863-1947), passa ses années de formation à élaborer l'édition de *l'Eneas*, parue en 1891 (*Eneas*¹). Son analyse des rapports entre les manuscrits, dûment réfléchi, certifie que A et B sont des copies extrêmement proches, malgré les dégradations assez fréquentes que l'on doit au copiste de B, d'un excellent modèle, dénommé x. Il est avéré aussi que H et I, également fort semblables et partageant aussi de nombreuses lacunes, et d'un autre côté E et F forment le groupe y, au sein duquel le ms. G est plutôt à placer sur la même ligne que E et F, même si on ne peut pas exclure qu'il ait parfois eu accès à la source de HI. Ceci étant assuré, la position des mss. C et D soulève de nombreuses questions. Bien qu'on puisse placer C dans le même groupe qu'A et B, force est de constater que C combine souvent les leçons de plusieurs sources et enchaîne parfois, de façon maladroite, des vers relevant de groupes différents et relatant le même passage. Enfin D, qui offre à plusieurs endroits une version éloignée de celle de tous les autres témoins et en même temps plus proche de *l'Énéide*, est considéré comme étant l'œuvre d'un remanieur fort averti, et classé, avec hésitation, dans un groupe à part, même si l'éditeur reconnaît que par endroits ce remanieur s'est servi d'une source du type y', probablement proche de F (*Eneas*¹, p. v-xii). La réflexion mène donc à l'établissement d'un *stemma*, constitué par trois groupes (*Eneas*¹, p. xii) :



L'accord de deux des trois groupes de manuscrits devrait normalement indiquer la bonne leçon. Toutefois, la prudence s'impose. La part très importante de contamination constatée dans le ms. C entraîne l'éditeur à ne pas en tenir compte ; de plus, il déclare au préalable qu'il faudra se méfier systématiquement du ms. D, étant donné son travail de réécriture qui tente de rapprocher le texte vernaculaire de la source latine, et la contamination avec une source du troisième groupe. Le ms. A, qui est « le plus ancien, mais aussi le plus correct de tous nos manuscrits » (*Eneas*¹, p. xiii), est pris pour base de l'édition : le texte est considéré comme assuré quand AB s'accordent avec D contre y ou avec ce dernier contre D ; en revanche, l'accord de D avec y contre AB ne détermine pas de choix automatique en faveur de Dy, mais nécessite une évaluation prudente, au cas par cas.

En laissant délibérément de côté le problème, fort embrouillé, des couplets supprimés ou ajoutés dans les différents manuscrits, ainsi que celui des interpolations évidentes ou présumées⁵, tâchons de voir quelques exemples significatifs de cette pratique. L'exemple (1), tiré de l'épisode de la mise en bière du corps de Camille et de son renvoi au pays, montre l'importance de D pour la constitution du texte (*Eneas*¹, p. 278)⁶ :

⁵ Additions, suppressions et interpolations prennent d'ailleurs assez souvent leur sens seulement quand on considère les textes qui, dans les différents manuscrits, entourent l'*Eneas*, comme le notait déjà Jaques Monfrin, « Les *translations* vernaculaires de Virgile au Moyen Âge », *Lectures médiévales de Virgile. Actes du colloque organisé par l'École française de Rome (Rome, 25-28 octobre 1982)*, Rome, École française de Rome, « Collection de l'École française de Rome » 80, 1985, p. 189-249 (197), contribution que l'on peut désormais lire dans Jacques Monfrin, *Études de philologie romane*, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises » 230, 2001, p. 859-917 (866).

⁶ La traduction en regard, ici et dans les exemples qui suivent, est la mienne ; la *varia lectio* des mss. a été contrôlée à nouveau, par endroits corrigée et intégrée à la suite d'un examen de tous les témoins : j'ai consulté directement le ms. de Florence (A), le ms. B de Londres et ceux conservés à Paris (DEFGI), les autres (CH) ont été vus sur les microfiches de l'Institut de recherche et d'histoire des textes de Paris.

- | | | | |
|-----|------|---------------------------------|---|
| (1) | 7484 | « Desus la biere ot un chassal | “Au-dessus de la bière se trouvait une couverture |
| | 7485 | de vert cendal et de vermeil, | de taffetas vert et rouge, |
| | 7486 | por tenir l'onbre del soleil. » | pour protéger l'ombre du soleil” |

7484Desus] desor DFG, dseur E, et sus I ; chassal] umbrail C, cendal EFGHI – 7485 qui fu de uert et de uermeil EFGHI

L'accord de D avec *x* impose la leçon *chassal*, au sens – on suppose – de “couverture”, contre celle, sûrement banale, de *y* (mss. EFGHI : *cendal* “taffetas”), qui est ainsi contraint de récrire le vers suivant. Quant à l'éditeur, il ne se soucie guère du fait qu'il s'agisse de la seule attestation du mot en ancien français⁷. De même, au v. 6130, lorsque le corps de Pallas est ramené sur une civière, un autre hapax, *chace* “couverture”, dont le lien étymologique plausible avec *chassal* n'a pas échappé à Gaston Paris⁸, est retenu, même si le soutien de D fait défaut (*Eneas*¹, p. 226) :

- | | | | |
|-----|------|------------------------------|----------------------------------|
| (2) | 6130 | « et d'une chace volatile | “et d'une couverture légère |
| | 6131 | puis fist desus un aombrail | on fit au-dessus un parasol, |
| | 6132 | tot environ come buschail. » | tout autour comme une courtine”. |

6130d'une] duno B, une D ; chace] chate B, chiere CD ; volatile] volatil C ; dun drap de soie molt soutille EFG, cortine ot de soie soutille HI – 6131 puis fist desus] i f. de desuis C, et f. deseure E, et f. desor F, f. par desor G, et dedesus fait H, et de sus fet I ; aombrail] habitail EFGHI ; mist dedesor a un ombrail D – 6132 come] come un G

Face à l'éclatement des leçons dans les différentes branches de la tradition manuscrite, l'éditeur se tient à la leçon de A (*chace*), qui a l'avantage d'être difficile – et justifie donc l'effort de rationalisation mené par les autres témoins –⁹ et de présenter le même radical du terme (*chassal*) employé plus loin, mais dans un contexte identique, lors de la description de la mise en bière de Camille¹⁰.

⁷ TL II, p. 299, s. *chassal*.

⁸ Dans le compte-rendu paru dans la *Romania*, n° 21, Paris, Bouillon, 1892, p. 281-94 (291).

⁹ La seule réécriture à expliquer est celle de CD : selon Gaston Paris, art. cit., p. 294 *chiere* est un adjectif féminin (“précieuse”) et par conséquent *volatile* « un substantif désignant une étoffe très légère, une gaze ». Toutefois, ce dernier sens est absent de TL XI, p. 702-03, s. *volatile* et FEW XIV, p. 609-10, s. *vōlatilis*.

¹⁰ La traduction de *chace* et *chassal* par “couverture” est prudente. Gaston Paris (art. cit., p. 291 et 294) imagine que les deux termes désignent le *conopeum* latin, c'est-à-dire un dais « destiné à préserver le corps [...] des rayons du soleil et de l'atteinte des mouches » (p. 294) ; la même supposition se trouve, avec plus de détails, dans le compte-rendu d'Adolf Tobler : « es scheint eher ein “Gevögelvertreiber”, ein leichtes Gewebe, das man ausbreitet, ausspannt, um Früchte vor Vögeln, vielleicht auch um Schlafende gegen Mücken zu schützen » (*Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, n° 13, Leipzig, Reiland, 1892, p. 85-92 [91] ; la note se réfère à *chace volatile*, mais le maître suisse assignait la même valeur au *chassal* qui protège le corps de Camille, puisqu'à son propos il parle de « eine Art Himmel oder Zelt » [p. 90]). Il est étonnant que Aimé Petit, dans son édition de l'*Eneas* selon la version du ms. D, ait écartée la leçon de D pour celle de A tout en accueillant, dans sa traduction, l'interprétation que Gaston Paris, art. cit., p. 294 donnait de la réécriture de CD : « et une chace volatile / mist dedesor a .l. ombrail / tout environ come boscal » “et plaça dessus une précieuse gaze / en guise de parasol / tout autour, comme un dais” (v. 6195-97 ; *Le roman d'Énéas*, édition critique d'après le manuscrit B. N. fr. 60, traduction, présentation et notes d'Aimé Petit, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques » 4550, 1997, p. 390 et 391).

En revanche, l'exemple (3.a), concernant l'épisode de Cerbère, illustre bien comment l'éditeur réagit face à l'insuffisance de *x* (*Eneas*¹, p. 97) :

- (3.a) 2601 « ainz que li charmes fust feniz, "avant que la formule ne fût terminée,
 2602 fu Cerberus bien endormiz ; Cerbère fut profondément endormi :
 2603 il est colchiez tot en reorte il s'est couché tout en rond
 2604 en sa fosse joste la porte. » dans sa fosse, près de la porte".

2601 li] son HI ; fust] fu E – 2602 fu Cerberus] sest c. D, c. est EF, c. fu CG ; bien] touz H, tout I – 2603 est] sest ABCDEHI ; reorte] roote DH, reote F – 2604 sa] la G ; fosse] roiffe A, roiste B ; joste] delez HI ; la] sa C

Puisque au v. 2604 *roiffe* (A) signifie "rogne, gale de la lèpre"¹¹ et que *roiste* (B) est un adjectif ("raide, escarpé")¹², on a l'impression qu'une dégradation s'était déjà produite dans le modèle commun, peut-être à cause d'une anticipation dans la copie de la préposition qui suit (*ioste* dans les mss.). Salverda de Grave a ainsi intronisé la leçon de CDEFGHI, *fosse*, donc l'accord de D avec *y* contre *x*, vu la défaillance évidente de ce dernier. On remarque en effet que la leçon *fosse* colle assez bien au passage correspondant dans l'*Énéide* (l. VI, v. 422-23) : « [...] atque immania terga resolvit / fusus humi totoque ingens extenditur antro » "il dénoue sa croupe gigantesque / répandue sur le sol, s'étend, énorme, dans toute la profondeur de sa caverne"¹³. *Fosse* n'a pas ici forcément la valeur du français moderne "fosse", c'est-à-dire "cavité dans le sol", que l'éditeur lui assigne dans le glossaire, puisque l'occurrence du v. 2351, « La ot une fosse parfonde » "Là il y avait une caverne profonde" (doublée par celle du v. 2356)¹⁴, lorsque l'adaptateur décrit l'entrée des enfers, ne peut, me semble-t-il, qu'être interprétée dans le sens de "caverne, grotte", eu égard au calque flagrant du passage correspondant dans l'*Énéide* (l. VI, v. 237 : « Spelunca alta fuit [...] » "Il y avait une caverne profonde")¹⁵. De plus, on repère un témoignage de cette acception du terme au sein de la tradition manuscrite de l'*Eneas*, dans l'épisode de la partie de chasse au cours de laquelle Énée et Didon arrivent enfin à s'aimer (v. 1445-538) : quand une tempête soudaine disperse les chasseurs, Énée et Didon restent ensemble et « Tant ont alé fuiant andui, / a une crote sont venu. / Iluec sont andui descendu » (v. 1518-20 ; "Ils vont fuyant tous deux si bien qu'ils sont venus à une grotte. Là ils sont descendus")¹⁶ ;

¹¹ D'après FEW XVI, p. 250-52, s. *hrűf* (251, § II.1), TL VIII, p. 1409, s. *roife* et Godefroy VI, p. 553, s. *raffe*1.

¹² TL VIII, p. 1423-24, s. *roiste* et FEW XVI, p. 682-86, s. **raustjan* (684-85, § II).

¹³ P. Vergili Maronis Opera, recensuit Marius Geymonat, Turin, Paravia, « Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum », 1973, p. 391. La traduction française est tirée de Virgile, *Énéide*, texte établi et traduit par Jacques Perret, 3 vol., Paris, Les Belles Lettres, 19895, II, p. 58.

¹⁴ *Eneas*1, p. 88.

¹⁵ P. Vergili Maronis Opera, recensuit Marius Geymonat, op. cit., p. 382 et Virgile, *Énéide*, op. cit., II, p. 51. Voir Philippe Logié, *L'Énéas, une traduction au risque de l'invention*, Paris, Champion, « Nouvelle bibliothèque du moyen âge » 48, 1999, p. 311.

l'auteur médiéval reproduit ici le texte de l'*Énéide* presque mot à mot (l. IV, v. 165-66 : « Speluncam Dido dux et Troianus eandem / deveniunt [...] » “Didon et le chef troyen se retrouvent dans la même grotte”)¹⁷. Or, les mss. CDFG présentent *fosse* au lieu de *crote* “caverne, grotte” de AB¹⁸. Il s'avère d'ailleurs que *fosse* était aussi employé en ancien français au sens de “tanière (d'une bête sauvage)” ou, simplement, de “caverne, grotte”¹⁹ : à propos de cette dernière acception, on peut mentionner, par exemple, le v. 1233 de la *Vie de Saint Thomas de Canterbury* de Guernes de Pont-Sainte-Maxence, « Rome fu maisun Deu ; or est fosse a larrun » (“Rome a été maison de Dieu ; elle est maintenant une caverne de bandits”)²⁰, où la citation appuyée des *Évangiles* – ce sont les mots du Christ qui chasse les marchands du Temple : « et dicit eis : “Scriptum est : Domus mea domus orationis vocabitur. Vos autem facitis eam speluncam latronum” » (Mt XXI,13) – nous assure que *fosse a larrun* traduit *speluncam latronum*. Si donc *fosse* pouvait signifier “caverne” au v. 2604 de l'*Eneas*, une correspondance exacte avec la source virgilienne, qui clôt le v. 423 sur *antro*, serait établie.

L'édition de Salverda de Grave parue en 1891 est une édition que l'on qualifie à juste titre de reconstructionniste, c'est-à-dire bâtie sur les principes de la méthode dite de Lachmann, appliquée pour la première fois aux textes vernaculaires, et de façon cohérente, par l'un de ses maîtres, Gaston Paris (1839-1903)²¹. La qualité de ce travail est due à une application généralement modérée et avertie de cette méthode, ce qui d'ailleurs lui valut un bon accueil : Gaston Paris et Adolf Tobler (1835-1910), les dieux tutélaires de la philologie romane à l'époque, en donnèrent des comptes-rendus nourris de remarques ponctuelles, souvent critiques, toujours appropriées, mais somme toute positifs, puisque, comme le dit le premier, « le texte ainsi établi est très satisfaisant dans son ensemble²² ».

¹⁶ *Eneas*1, p. 57.

¹⁷ *P. Vergili Maronis Opera*, recensuit Marius Geymonat, *op. cit.*, p. 298 et Virgile, *Énéide*, *op. cit.*, I, p. 116.

¹⁸ Le ms. E, suite à une lacune matérielle, a perdu les v. 1-1768 ; les v. 1519-20 sont omis dans HI. Pour *crote* voir TL II, p. 1099-100, s. *crote* et FEW III/2, p. 1384-85, s. *crypta* (1384, § 1.5).

¹⁹ TL III, p. 2167-69, s. *fosse* et AND III, p. 315, s. *fosse*.

²⁰ Je cite d'après Guernes de Pont-Sainte-Maxence, *Vie de Saint Thomas de Canterbury*, éditée, traduite et annotée par Jacques T. Thomas, 2 vol., Louvain-Paris, Peeters, « Ktēmata » 15-16, 2002, I, p. 96.

²¹ C'est d'ailleurs à lui et au maître néerlandais, Anton G. van Hamel (1842-1908), que l'œuvre est dédiée. Pour un aperçu clair et équilibré de l'histoire de la critique textuelle on peut recourir à Pascale Bourgain et Françoise Vieliard, *Conseils pour l'édition des textes médiévaux. III. Textes littéraires*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques-École nationale des chartes, « Orientations et méthodes » 4, 2002, p. 9-26.

²² Gaston Paris, *art. cit.*, p. 282.

2.2 Retournements

Par la suite, Salverda de Grave continua ses recherches sur le *Roman d'Eneas* tout au long de sa vie et fut chargé dans les années 1920, par la maison d'édition Champion, de publier à nouveau le roman, cette fois-ci dans la prestigieuse collection des *Classiques français du moyen âge* (*Eneas*²). Ce fut l'occasion d'un revirement spectaculaire. Les principes de cette nouvelle entreprise, inspirés d'un bédierisme sec et rigoureux, sont d'ailleurs affichés en tête de l'introduction (*Eneas*² I, p. iii-xxxvi) : d'abord, on déclare renoncer à l'idée de retrouver la forme originale du poème, étant donné qu'elle est, comme l'a montré Joseph Bédier (1864-1938), impossible à atteindre, sauf cas exceptionnels ; sera donc reproduit, tout simplement, le manuscrit considéré comme le plus proche de l'original, c'est-à-dire A, dont toute leçon, pourvu qu'elle soit intelligible, sera gardée ; enfin, l'éditeur se flatte d'avoir, par ce système, « réduit à un minimum l'élément personnel dans cette constitution du texte » (*Eneas*² I, p. iii). Ces propos, compte tenu de l'époque, ne nous surprennent pas, même quand ils sont prononcés par un spécialiste mûr, formé à l'école de Gaston Paris et auteur d'un certain nombre d'éditions fondées sur des principes lachmanniens²³. Mais voyons-en les conséquences sur l'établissement du texte par le biais de quelques exemples. Le passage dans lequel Cerbère s'endort subit dans la nouvelle édition une modification remarquable (*Eneas*² I, p. 80) :

- (3.b) 2601 « ainz que li charmes fust feniz,
 2602 fu Cerberus bien andormiz ;
 2603 il s'est colchiez toz en reorte
 2604 en sa roiffe joste la porte. »

La leçon de A a été conservée par l'éditeur au v. 2604, alors que celle de B (*roiste*) suggère qu'une altération était déjà dans le modèle commun. D'ailleurs, aucune note n'éclaire le lecteur, qui peut seulement se référer au glossaire, où *roiffe* est traduit, suivant les dictionnaires, par « rogne » (*Eneas*² II, p. 255). Or, je n'ai pu repérer aucune allusion à une maladie de la peau parmi les attributs monstrueux de Cerbère, ni dans le livre VI de l'*Énéide*, ni dans les commentaires du texte latin qui circulaient au Moyen Âge et qui ont été publiés²⁴, ni, enfin, dans la description du gardien des enfers que l'auteur d'*Eneas* développe abondamment, et de façon savoureuse (v. 2560-604), bien au-delà des indications de la source latine²⁵. Ce n'est

²³ Sur l'affirmation du bédierisme dans le domaine de l'édition de textes à l'issue de la guerre de 1914, lire Gilles Roques, « Les éditions de textes entre les deux guerres », *Histoire de la langue française 1914-1945*, sous la direction de Gérard Antoine et Robert Martin, Paris, Éditions du CNRS, 1995, p. 993-1000 (995-98). Il est d'ailleurs utile de rappeler que la collection des *Classiques français du moyen âge* avait été fondée en 1910 par Mario Roques (1875-1961), « l'incarnation même du bédierisme, gardien d'un flambeau que son élève Félix Lecoy a d'ailleurs su reprendre avec la même intransigeance » (Alain Corbellari, *Joseph Bédier. Écrivain et philologue*, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises » 220, 1997, p. 311).

donc pas un hasard si l'on devine, à cet endroit, un véritable embarras dans la traduction, d'habitude heureuse, que Martine Thiry-Stassin a donnée du texte établi en 1925-29 : ne pouvant ni accepter ni ménager *roiffe* au sens de "rogne", elle considère *roiffe* comme étant une variante – malheureusement non attestée – du mot *rafle* "hotte, grand panier"²⁶, peut-être sur la base du fait qu'une variante connue de *roiffe* "rogne" est *rafle* ; l'hypothèse, déjà fort téméraire du point de vue méthodologique, est loin d'amener à un résultat satisfaisant – le voici : « il s'est couché tout en rond dans son grand panier à côté de la porte²⁷ ». Un panier pouvant contenir Cerbère m'est inconnu et difficile à imaginer.

D'ordinaire, la fidélité au ms. A n'est pas mise en cause, même lorsqu'il est facile de soupçonner l'innovation banalisante. Dans le long épisode de Vénus qui séduit Vulcain pour qu'il forge les armes destinées à Énée (v. 4297-410), épisode qui correspond à celui du livre VIII de l'*Énéide* (v. 370-453) mais avec une part importante d'originalité dans les détails, l'auteur de l'*Eneas* introduit, de son propre chef, le récit des amours de Vénus et Mars, que l'on rattache à la trame pour expliquer le fait que Vulcain s'unisse à Vénus pour la première fois depuis sept ans. La haine conçue par Vénus est due au mauvais tour joué par son mari lors d'un de ses rendez-vous amoureux avec Mars, lorsque Vulcain les enveloppa dans un filet de fer et les montra aux dieux. Or, il est évident, et reconnu depuis longtemps, que la source de ce récit est le livre IV des *Métamorphoses* d'Ovide (v. 169-89), où l'on retrouve chez les dieux la même attitude ambiguë et malicieuse que dans l'*Eneas* (*Eneas*² I, p. 133)²⁸:

(4)	4371	« Cele chose desplot as deus ;	"La chose déplut aux dieux ;
	4372	por quant s'en i ot il de teus	pourtant il y en eut
	4373	qui volsissent estre alsement	qui auraient voulu aussi être
	4374	laciez o li estroitement. »	étroitement enlacés à Vénus".
	186	« [...] illi iacuere ligati	

²⁴ Je fais référence à *The Commentary on the First Six Books of the Aeneid of Vergil Commonly Attributed to Bernardus Silvestris*, edited by Julian W. Jones and Elizabeth F. Jones, Lincoln-Londres, University of Nebraska Press, 1977, *Scriptores rerum mythicarum latini tres Romae nuper reperti*, edidit ac scholiis illustravit Georgius H. Bode, 2 vol., Cellis, Schulze, 1834 et *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii*, recensuerunt Georgius Thilo et Hermannus Hagen, 4 vol., Leipzig, Teubner, 1878-1902. Pour la question très compliquée des gloses du texte de Virgile voir d'abord Raymond J. Cormier, « A Preliminary Checklist of Early Glossed Virgil Manuscripts », *Studi medievali*, n° 32, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 1991, p. 971-79.

²⁵ Je ne m'attarde pas à dessein sur la tournure bizarre dans laquelle entrerait *roiffe*.

²⁶ Godefroy VI, p. 553-54, s. *rafle*².

²⁷ *Le roman d'Énéas*, traduit en français moderne par Martine Thiry-Stassin, Paris, Champion, « Traductions des classiques français du moyen âge » 33, 1985, p. 46.

²⁸ Pour le texte latin j'utilise *P. Ovidi Nasonis Metamorphoseon libri XV. Lactanti Placidi qui dicitur Narrationes fabularum Ovidianarum*, recensuit apparatu critico instruxit Hugo Magnus, Berlin, Weidmann, 1914, p. 136. En voici la traduction : « les amants sont restés étendus, enchaînés, / tout honteux ; parmi les dieux, qui n'étaient point tristes, il y en eut un qui souhaite / la même honte au même prix » (Ovide, *Les Métamorphoses*, texte établi et traduit par Georges Lafaye, 3 vol., Paris, Les Belles Lettres, 19857, I, p. 102).

- 187 turpiter, atque aliquis de dis non tristibus optat
 188 sic fieri turpis [...] »

D'ailleurs, Edmond Faral voyait dans ce rapprochement « la preuve irréfutable que l'auteur de *l'Eneas* connaissait le texte même d'Ovide²⁹ ». Ceci rappelé, observons le passage qui dans *l'Eneas* précède le groupe de vers cité et porte sur la convocation des dieux, selon les deux éditions (*Eneas*¹ p. 160-61 [à gauche] et *Eneas*² I, p. 133 [à droite]) :

- | | | | |
|-----|------|------------------------------|------------------------------|
| (5) | 4368 | « trestoz les deus i amena | « trestoz les deus i amena |
| | 4369 | et mostra lor tot en apert | et mostra lor tot an apert |
| | 4370 | cele avoltire a descovert. » | cele aventure a descovert. » |

4368-70 *omis*EFHI – 4368 trestoz] et tos G ; amena] auna D – 4370 cele avoltire] cele aventure AB, cel a. D, cel aultere G.

La modification introduite dans la seconde édition ne peut pas surprendre, vu les principes de méthode et la possibilité d'interpréter, d'un point de vue lachmannien, l'accord de D et G comme le résultat de la contamination du premier – aucun autre manuscrit du groupe y ne garde le vers, pour des raisons différentes. Cela dit, l'amendement a du poids. *Aventure* ne pouvant pas signifier à cette époque "intrigue amoureuse", la seule valeur raisonnable est ici "fait, événement"³⁰. D'ailleurs, le mot est employé dans *l'Eneas* une fois pour "sort, destin" (v. 1025), qui est son sens principal, une fois dans la locution *metre en aventure* "abandonner au hasard" (v. 209), deux fois dans la formule d'exclamation *quel aventure!* "quel malheur !" (v. 1686 et 5176).

En revanche, l'intérêt de la leçon écartée en 1925-29 est tout autre. Non seulement *avoltire* "adultère" est déjà utilisé dans *l'Eneas*, et dans le même sens (lorsque la reine rappelle à son mari, Latinus, que naguère Pâris *tint en avoltire* Hélène [v. 3291-97]), mais les termes correspondants en latin apparaissent à deux reprises dans le récit ovidien des amours de Vénus et Mars qui est censé représenter la source directe de l'auteur vernaculaire : au début de son récit, Ovide résume les faits par le biais d'une formule fort claire, *adulterium Veneris cum Marte* (v. 171) ; lors de la capture des deux amants, Mars est dénommé *adulter* (« Ut venere torum coniunx et adulter in unum, / arte viri vinclisque nova ratione paratis / in mediis ambo deprenti amplexibus haerent » "À peine l'épouse et le dieu adultère se sont-ils réunis dans la même couche / que, grâce à l'habileté de l'époux, pris tous les

²⁹ Edmond Faral, *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Âge*, Paris, Champion, 1913, p. 110. Lire aussi, à ce propos, les pages élégantes de Jean-Jacques Salverda de Grave, *Quelques observations sur l'évolution de la philologie romane depuis 1884*, Leyde, van der Hoek, 1907, p. 25-35.

³⁰ Ce qui a été parfaitement compris par la traductrice : « il amena là tous les dieux et leur montra ouvertement et clairement ce qui était arrivé » (*Le roman d'Énéas*, traduit en français moderne par Martine Thiry-Stassin, *op. cit.*, p. 68). Voir *FEW* XXIV, p. 194-97, s. *aduëntūra* et *AND* I, p. 55, s. *aventure*.

deux dans les liens de cette invention nouvelle, / ils sont immobilisés au milieu de leurs embrassements” [v. 182-84)]³¹. Certes, le mouvement discontinu d’adhésion et d’innovation par rapport à la source, ici ovidienne, dont l’adaptateur médiéval fait preuve à tout moment ne nous permet pas de trancher entre *aventure* et *avoltire*. Cependant, l’exemple nous aide à cerner la portée des changements d’une édition à l’autre, parfois même dans le sens apparent de l’appauvrissement sémantique, et souligne par conséquent l’importance que tout lecteur, de l’amateur à l’exégète, doit accorder à l’examen de l’apparat et des richesses qu’on y découvre le plus souvent.

On pourrait multiplier les exemples de ce type, mais on craint de finir par donner l’impression d’une succession infinie de points critiques mal élucidés, alors qu’en réalité l’édition parue en 1925-29 est, en général, très bonne et le texte établi à partir du ms. A s’avère, dans l’ensemble, cohérent, fiable et, par endroits, même supérieur à celui livré en 1891, où les reconstructions hasardeuses et les solutions contradictoires ne manquaient pas. D’ailleurs, quand on lit en profondeur l’apparat critique de l’édition parisienne, on comprend aisément que l’éditeur était conscient de l’outrance de sa foi dans le bon manuscrit et que, s’il considérait certaines de ses hardiesses justifiées, c’était parce qu’il avait déjà pourvu la communauté scientifique d’une édition lachmannienne, à laquelle elle pourrait toujours recourir, pour contrôler, comparer et éventuellement tempérer les nouvelles propositions. Une preuve de cet état d’esprit est livrée par l’exemple (6), tiré du dialogue entre Lavine et sa mère sur la nature d’Amour (v. 7857-8024) qui fait partie de la longue et heureuse addition – par rapport à la trame de *l’Énéide* – vouée à l’analyse des chagrins d’amour de Lavine et du héros. La reine essaye de convaincre Lavine d’aimer Turnus, mais Lavine déclare ignorer ce qu’est Amour ; la mère décrit alors les maux et les joies d’Amour, mais Lavine refuse d’aimer Turnus par crainte d’Amour. Voici un extrait de cette série de réponses du tac au tac (*Eneas*¹ p. 297) :

(6.a)	8001	« Entenz i tu encor neient ?”	“N’y comprends-tu encore rien ?
	8002	“Quant ge ne l’oi, ne sai coment”.	– Puisque je ne l’ai appris, je ne sais comment.
	8003	“Ne te di ge les traiz d’amer ?”	– Ne t’ai-je décrit les traits de l’amour ?
	8004	“Molt me senble sur et amer”.	– Il me semble bien aigre et amer.
	8005	“Ja vient après la granz dolçors,	– Mais après vient la grande douceur,
	8006	asez en a l’en ainz dolors.	on la ressent mieux que la douleur.
	8007	Amors saine, quant a navré”. »	Amour guérit quand il a blessé”.

8001 Entenz i tu encor] e. y tu uncore C, e. tu encore DF, en sens tu di e. l – 8002 Quant ge ne l’oi] q. ie ne lay D, certes nenil HI ; ne sai] nen s. G, et ie EFHI – 8003 te di ge] tei ie dist l ; les traiz] lo trait AB – 8004 plus qe siue me semble amer C ; Molt me senble] m. m. samblent EFG, oil trop sont HI ; sur] fier AB, dur HI – 8004.1-2 por amor doit on molt soffrir | car il le puet tres

³¹ P. Ovidi Nasonis *Metamorphoseon libri XV. Lactanti Placidi qui dicitur Narrationes fabularum Ovidianarum*, recensuit apparatu critico instruxit Hugo Magnus, *op. cit.*, p. 135 et Ovide, *Les Métamorphoses*, *op. cit.*, I, p. 102.

bien merir EF – 8005 on en suefre molt grant dolor EF ; Ja] sen HI – 8006 ainz en a en molt grant dolor D, ains que on en uingne a le doucor E, ains que lon uigne a la dolcor F, a. en a en mains d. G ; ainz] puis C – 8007 a] qad C

La seule modification digne d'intérêt dans la nouvelle édition concerne le couplet 8003-04 (*Eneas*² II, p. 64) :

(6.b) 8003 « “Ne te di ge lo trait d’amer ?
8004 “Molt me sanble fier et amer”. »

Il s’agit de *fier* “sauvage, cruel”, variante de AB préférée à *sur* “aigre” de DEFG, pourtant le seul adjectif qui, étant quelque peu rare – même si en réalité il est bien attesté et souvent associé à *amer* –³², pouvait aspirer au rôle de *lectio difficilior*. Il faut aussi ajouter, ce qui paraît décisif, qu’ici on est en plein domaine sensoriel du goût, comme le confirme la réponse de la mère, qui insiste, tout de suite après, sur *la granz dolçors* d’Amour (v. 8005) ; et au goût renvoient, de façon précise et complémentaire, *sur* “aigre” et *amer*. Ces considérations, fort élémentaires, devaient d’ailleurs être présentes à l’esprit de l’éditeur, puisqu’il a ajouté, dans l’apparat de la deuxième édition, à la suite des leçons rejetées : « la leçon de DEFG, appuyée par celle de HI, est plutôt la lectio difficilior » (*Eneas*² II, p. 194).

2.3 Réception du travail d’édition

Celui que l’on vient de relever n’est qu’un des nombreux indices de la nature complémentaire, voire supplétive – par rapport à celle de 1891 – que l’édition de 1925-29 devait avoir dans l’esprit de Salverda de Grave. Ce qui, bien évidemment, n’a pas été compris. Depuis, l’édition de 1925-29 est en effet devenue la *vulgata* sur laquelle les études littéraires concernant *l’Eneas* ou les romans d’antiquité, avec très peu d’exceptions, se fondent, comme s’il s’agissait de l’autographe livré par l’auteur, et la vieille édition a été tout simplement reléguée aux oubliettes³³. Il est d’ailleurs éloquent qu’aucune réflexion critique n’ait été engagée, par la suite, autour du texte de *l’Eneas*³⁴ : l’édition du roman selon la rédaction du ms. D livrée par Aimé Petit en 1997, bien que soignée et utile, n’apporte pas beaucoup sur le fond, étant donné le caractère fort singulier de ce remaniement³⁵. Une telle attitude n’a pas été remise

³² TL IX, p. 1084-85, s. *sur*.

³³ Ce qui, malheureusement, n’est pas, loin de là, un phénomène isolé dans le domaine de l’édition des textes français du Moyen Âge, comme en témoignait déjà, à la suite d’une discussion des problèmes de méthode concernant l’édition du *Roman de Renart*, Jean Rychner, « La critique textuelle de la branche III (Martin) du *Roman de Renart* et l’édition des textes littéraires français du moyen âge », *Bulletin de l’Institut de recherche et d’histoire des textes*, n° 15, Paris, Éditions du CNRS, 1967-68, p. 121-36 (135-36). L’article a été réimprimé dans Jean Rychner, *Du Saint-Alexis à François Villon*, préface de Jacques Monfrin, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises » 169, 1985, p. 161-76 (175-76).

³⁴ Pourtant on fêtera bientôt les quatre-vingts ans des deux tomes, d’ailleurs réimprimés – tels quels – en 1983-85.

en question par le regain d'intérêt dont l'œuvre a joui à partir des dernières années du XX^e siècle et on constate en général, encore aujourd'hui, la même croyance, dépourvue de toute approche critique, dans le texte fixé en 1925-29 et le manque total d'attention à la profondeur du texte, rendu précaire, flottant et par endroits aléatoire par une tradition manuscrite fort problématique. J'en donne un exemple.

Philippe Logié a publié en 1999 une analyse minutieuse des différents procédés de traduction du texte de Virgile mis en œuvre par l'auteur de *Eneas*³⁶. L'utilité de cette étude est certaine, mais il est aussi vrai qu'elle aurait gagné en efficacité si elle avait examiné l'ensemble de la tradition textuelle du roman médiéval : au contraire, l'analyse a pour seule base le texte établi en 1925-29, l'édition précédente ne figure que dans la bibliographie et les plongées dans les méandres de l'apparat critique s'avèrent inexistantes³⁷. Comment, alors, est-il possible de dresser des grilles et des rapports quantitatifs entre les différents procédés d'adaptation, établis par le biais d'analyses d'une finesse et d'une précision extrêmes, si l'on ne sait pas, pour revenir à notre exemple (3), que *en sa fosse* a bien des chances d'être la bonne leçon au vers 2604 et que, pouvant donner à *fosse* la valeur de "caverne", cette leçon traduit précisément l'*antro* de la source latine ?

La remarque est tout aussi valable pour les leçons de AB écartées lors de la seconde édition, qui ont, elles aussi, sombré dans l'oubli. Voyons-en un cas de figure. Les dernières décennies ont connu le développement des études concernant le sort d'un certain nombre de figures mythologiques de l'antiquité, surtout féminines, dans la littérature du Moyen Âge. L'une des figures les plus chères à ce genre d'études est celle de la Sibylle, sur laquelle Josiane Haffen s'était déjà penchée en 1984, après le travail pionnier de William Kinter et Joseph Keller et l'incursion de Helen Laurie³⁸. Les altérations qui marquent le parcours de la Sibylle à travers les siècles médiévaux sont déjà esquissées, d'après Haffen, dans *Eneas*, où la Sibylle revêt des allures d'enchanteresse – elle donne à Énée un onguent qui protège

³⁵ Toutefois, c'est un acquis important de cette édition que de montrer que « [...] l'épithète rédaction humaniste ne saurait suffire à caractériser le manuscrit D qui se distingue d'autre part par des amplifications descriptives et un dénouement de type courtois » (*Le roman d'Énéas*, édition critique d'après le manuscrit B. N. fr. 60, traduction, présentation et notes d'Aimé Petit, *op. cit.*, p. 30).

³⁶ Philippe Logié, *L'Énéas, une traduction au risque de l'invention*, *op. cit.*

³⁷ Ne mentionnons même pas l'opportunité de s'interroger sur le type de manuscrit de *l'Énéide* que l'adaptateur pouvait avoir sous les yeux. Ce qui, en revanche, n'a pas été éludé par Marc-René Jung, *La légende de Troie en France au moyen âge. Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits*, Bâle-Tübingen, Francke, « Romanica Helvetica » 114, 1996, p. 331-32, au sujet du texte de Darès utilisé par Benoît de Sainte-Maure, l'auteur du *Roman de Troie*. Lire sur ce point deux compte-rendus très lucides de la monographie de Philippe Logié : Françoise Vieliard, *Romania*, n° 118, Paris, Société des Amis de la Romania, 2000, p. 253-58 (255) ; Richard Trachsler, *Revue critique de philologie romane*, n° 2, Alexandrie, Edizioni dell'Orso, 2001, p. 149-57 (151-53).

³⁸ *The Sibyl: Prophetess of Antiquity and Medieval Fay*, by William L. Kinter and Joseph R. Keller, Philadelphie, Dorrance, 1967 ; Helen C. Laurie, « A new look at the marvellous in *Eneas*, and its influence », *Romania*, n° 91, Paris, Société des Amis de la Romania, 1970, p. 48-74 ; Josiane Haffen, *Contribution à l'étude de la Sibylle médiévale. Étude et édition du ms. B.N., f. fr. 25407 fol. 160v-172v : le Livre de Sibille*, Paris, Les Belles Lettres, « Annales littéraires de l'Université de Besançon » 296, 1984.

contre la puanteur des enfers (v. 2393-96) et ensuite endort Cerbère par le biais d'un charme (v. 2587-604) – : « ces traits, que la Cumane ne possède pas dans Virgile, rendent cette sibylle comparable aux fées du Moyen Âge³⁹ » ; ainsi, on s'explique aisément pourquoi certaines fées, dans des œuvres narratives postérieures, portent le nom de Sibylle. D'ailleurs, « à l'instar de la fée médiévale, la Sibylle vit [...] dans un monde en marge de l'univers des vivants – cas de la Cumane de l'*Énéide*, entre autres –, elle a le don de la prophétie, et elle bénéficie, à défaut de l'immortalité, d'une longévité extraordinaire. De par ses caractéristiques et de par ses aptitudes, qui ne sont pas l'apanage du commun des mortels, et que seules les fées ont en partage avec elle, la Sibylle semblait donc toute désignée pour devenir une fée au Moyen Âge⁴⁰ ». Depuis, nombreux ont été ceux qui se sont occupés de la Sibylle dans l'*Eneas*⁴¹. On pourrait légitimement croire que le sujet est bien éclairé. Faisons toutefois une vérification, à partir du passage où l'on décrit la prophétesse telle qu'elle apparaît à Énée à peine débarqué (*Eneas*² I, p. 70)⁴² :

(7)	2267	« Ele seoit devant l'anree,	“Elle était assise devant l'entrée,
	2268	tote chenu, eschevelee ;	la chevelure toute blanche, hérissée ;
	2269	la face avoit tote palie	elle avait la face blême
	2270	et la chair noire et froncie ;	et la chair noire et ridée ;
	2271	peors prenoit de son regard,	on prenait peur devant son regard,
	2272	feme sanblot de male part. »	elle ressemblait à une femme venue de l'enfer”.

2268 tote chenu] tote nus piez AB, tout chanue C, canue toute E – 2269 la face avoit noire et froncie H ; la chiere avoit noire et froncie I ; avoit tote palie] a. t. empalie CEF – 2270 la face iaune et enpalie HI ; chair noire] ch. et n. DEFG ; froncie] refrouncie C – 2271-72 *omis*D – 2271 prenoit] prent on E ; orent HI ; regart] esgart CEF

Dans ce passage marqué par un flottement textuel assez important, ce que je trouve remarquable est la variante *tote nus piez* de AB pour *tote chenu* de DEFGHI au v. 2268, cette dernière étant une qualification tout à fait attendue et traditionnelle pour souligner le grand âge de la prophétesse (on la retrouve d'ailleurs plus loin, au v. 2295 : « Elle crolla lo chief chenu » “Elle secoua sa tête chenu”). Or, la leçon rejetée à deux reprises par Salverda de Grave ne me paraît pas anodine. D'une part, ce vers de l'*Eneas* selon AB se retrouve tel quel – exception

³⁹ *Ibid.*, p. 46.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 49.

⁴¹ Je cite, sans aucune prétention de complétude, Hélène Cazes, « La sibylle dans l'*Eneas* : de l'épopée au roman », *Autour du roman. Études présentées à Nicole Cazauran*, Paris, Presses de l'ENS, 1990, p. 11-48 ; Francine Mora-Lebrun, « La Sibylle séductrice dans les romans en prose du xiii^e siècle : une Sibylle parodique ? », *La Sibylle. Parole et représentation*, sous la direction de Monique Bouquet et Françoise Morzadec, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Interférences », 2004, p. 197-209 ; Francine Mora-Lebrun, « Les métamorphoses de la Sibylle au xiii^e siècle », *Bien Dire et Bien Aprandre*, n° 24, Lille, Université Charles-de-Gaulle, 2006, p. 11-24 ; Julien Abed, « La vieillesse de la Sibylle : devenir d'un stéréotype antique à l'époque médiévale », *Bien Dire et Bien Aprandre*, n° 24, Lille, Université Charles-de-Gaulle, 2006, p. 25-38.

⁴² Le texte de l'édition de 1891 (*Eneas*1, p. 85) est à cet endroit pratiquement identique.

faite pour le pluriel – dans le *Roman de Thèbes*, au cœur de l'épisode célèbre des dames d'Argos qui, ayant appris le désastre de l'armée grecque, décident de se rendre à pied à Thèbes pour récupérer les corps de leurs proches et les enterrer. Le départ de cette marche héroïque, qui durera trois jours, est ainsi fixé dans les différentes versions du *Roman de Thèbes* : « toutes nuz piez, eschevelees, / en lor chemin en sont entrees » “toutes les pieds nus, les cheveux épars, / elles se sont mises en route” (v. 9945-46)⁴³. L'influence exercée par le *Roman de Thèbes*, probablement le plus ancien des romans d'antiquité, sur *l'Eneas* a été maintes fois commentée⁴⁴, mais cette éventuelle transmission de vers et d'image d'un roman à l'autre est frappante et ne peut être imputée, de façon directe, à la contiguïté des deux œuvres dans la tradition manuscrite, car les mss. de Florence et de Londres, les seuls à garder la leçon *tote nus piez*, ne contiennent que *l'Eneas*.

D'autre part, l'association des pieds nus et des cheveux épars n'est pas rare dans la littérature française des origines et, de façon quelque peu surprenante, revient dans des scènes de séduction. Dans *Floovant*, par exemple, une chanson de geste en alexandrins assonancés de la fin du XII^e siècle, Florette, la fille du roi Flore, au service duquel le héros, Floovant, lutte contre les sarrasins, se présente à ce dernier pour lui demander de l'embrasser, car elle est amoureuse de lui. La jeune fille paraît alors sur scène de manière pour le moins inattendue : « La pucelle desvaule contr'aval le plainchié, / Nu-piez, eschavolee, portoit .l. esprivier » “La jeune fille descend le long de la salle planchéiée, / nu-pieds, échevelée, elle portait un épervier” (laisse XVII, v. 500-01)⁴⁵ ; dans le *Lai de Désiré*, daté aux environs de 1200, les mêmes traits sont prêtés à la jeune fille, véritable être féérique que Désiré rencontre dans la forêt, près de la fontaine, au début du récit et qui mène le héros chez la fée tout en l'instruisant convenablement : « La colur ot blanche e rovente, / e de cors fu ben faite et gente ; / sanz guimpe esteit eschevelee / e nu pez feu pur la rosee » “Son teint était blanc et rougissant, / et son corps était bien fait et beau ; / sans guimpe, elle avait les cheveux épars et les pieds nus à cause de la rosée” (v. 137-40)⁴⁶. J'ignore si ce détail des pieds nus associé aux cheveux épars est un attribut marquant les êtres féériques au Moyen Âge, mais il doit sans doute être tentant, pour quelqu'un de compétent dans ce domaine, de suivre la piste et

⁴³ Je cite d'après *Le roman de Thèbes*, publié par Guy Raynaud de Lage, 2 vol., Paris, Champion, « Classiques français du moyen âge » 94 et 96, 1966-68, II, p. 121, édition qui se tient à la version dite courte du ms. C (Paris, BnF, fr. 784 = ms. I de *l'Eneas*). D'ailleurs, même si on utilisait l'édition plus récente, *Le roman de Thèbes*, édition du manuscrit S (Londres, Brit. Libr., Add. 34114), traduction, présentation et notes par Francine Mora-Lebrun, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques » 4536, 1995, fondée sur la version du ms. de Londres (ms. S de *Thèbes*, C de *l'Eneas*), la correspondance avec le v. 2268 de *l'Eneas* dans la leçon des mss. AB ne serait pas moins précise : « Touz nuz piez, eschevelees, / en lour chemyn sont entrez » (v. 11647-48, p. 722).

⁴⁴ Voir par exemple Edmond Faral, *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Âge*, op. cit., p. 92-98. Une relation moins univoque entre les deux œuvres est envisagée par Giovanna Angeli, *L'Eneas e i primi romanzi volgari*, Milan-Naples, Ricciardi, « Documenti di filologia » 15, 1971, p. 142-52.

⁴⁵ *Floovant. Chanson de geste du xii^e siècle*, publiée avec introduction, notes et glossaire par Sven Andolf, Upsal, Almqvist & Wiksells, 1941, p. 18.

d'étudier l'évolution du personnage de la Sibylle dans la direction de la fée médiévale à la lumière de la variante attestée par les mss. AB. Et cela, sans revenir au choix fait par l'éditeur d'écarter cette leçon. De plus, le fait que, pour caractériser la jeune fille en train de séduire, des textes fort éloignés entre eux aient recours au même couple d'attributs (pieds nus/cheveux épars), n'est pas sans rappeler la foule de sibylles séductrices et sensuelles qui peuple les romans arthuriens en prose du XIII^e siècle⁴⁷ : enfin, on s'attendrait à ce que les exégètes foncent sur la variante de AB et nous en expliquent la genèse, le contexte dans lequel elle a pu se produire et, surtout, son sens, eu égard aux stades successifs de la métamorphose de la figure de la prophétesse que l'on vient d'évoquer.

Or, le résultat de cette vérification est décevant, car aucune des études, pourtant si détaillées, vouées récemment à la Sibylle médiévale ou à celle de *l'Eneas* ne fait mention de la variante de AB, sauf erreur de ma part. La rigueur, les scrupules et l'intégrité que l'on exige de tout éditeur dans le défi de rendre compte, en principe, de toutes les questions posées par le texte auquel il s'attache, ne sont donc nullement partagés par les exégètes, c'est-à-dire les premiers destinataires du texte critique ainsi établi⁴⁸. Le court-circuit est patent et soulève des questions : cette attitude n'équivaut-elle pas à méconnaître que le texte vernaculaire médiéval est d'ordinaire une entité complexe et précaire, faite de couches plutôt que de surfaces, d'hypothèses plutôt que de faits assurés ? D'autre part, l'œuvre du philologue, en raison de ces contenances, n'est-elle pas élevée, malgré le philologue lui-même, c'est bien le cas de le dire, au rang de celle de l'auteur ? Dépouillé de toute réserve, hasard, défaillance, voire erreur de l'éditeur – outillage d'atelier tenu désormais pour désuet et superflu –, le texte établi, une fois consacré par la communauté scientifique, fournit une surface lisse, idéale pour toute sorte d'exercices intellectuels.

⁴⁶ Prudence M. O'Hara Tobin, *Les lais anonymes des xiie et xiiiie siècles. Édition critique de quelques lais bretons*, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises » 143, 1976, p. 174. Sur cet épisode du *Lai de Désiré*, qui suit le schéma du conte mélusinien et présente, selon une possibilité déjà mise en œuvre ailleurs, une double apparition de l'être féerique (jeune fille/fée), lire Laurence Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine. La naissance des fées*, Paris, Champion, « Nouvelle bibliothèque du moyen âge » 8, 1984, p. 258-59. Quant à la *guimpe*, « il s'agit d'un voile d'un tissu léger porté sur la chevelure, encadrant le visage et pouvant le dissimuler en partie, qui se porte lâche et flottant au XIIe siècle et ajusté sur le menton au XIIIe siècle » (Renaud de Beaujeu, *Le Bel Inconnu*, publié, présenté et annoté par Michèle Perret, traduction de Michèle Perret et Isabelle Weill, Paris, Champion, « Champion Classiques. Moyen âge » 4, 2003, p. 145, n. au v. 2395 [« Sans guimpe estoit, eschevelee »]).

⁴⁷ Voir, sur ces dernières, Francine Mora-Lebrun, *La Sibylle séductrice dans les romans en prose du xiiiie siècle : une Sibylle parodique ?*, art. cit..

⁴⁸ Le même déséquilibre de principes et de fins a été récemment pointé par Richard Trachsler, « *Lectio difficilior*. Quelques observations sur la critique textuelle après la *New Philology* », *Éthique de la philologie / Ethik der Philologie*, herausgegeben von Ursula Bähler, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, « Studien des Frankreichszentrums der Albert-Ludwigs-Universität Freiburg » 14, 2006, p. 155-71 (171).

3. Mise en garde

Le cas que je viens d'exposer de façon sommaire n'est certainement pas la règle au sein de nos études, mais il n'est pas non plus une exception flagrante. Certes, au cours des dernières décennies on a pu constater, d'une part, une évolution remarquable dans la pratique des éditeurs, déterminée entre autres par la nouvelle attention portée aux manuscrits, considérés comme des entités à part entière, des produits socio-historiques normalement doués de cohérence, et non plus des dépôts aseptiques de variantes. Cette nouvelle sensibilité est le résultat d'un long processus d'enrichissement méthodologique, nourri des échanges avec des disciplines telles que la codicologie, la linguistique et l'histoire⁴⁹. D'autre part, les spécialistes de la littérature du Moyen Âge se sont faits de plus en plus exigeants, en règle générale, par rapport à la clarté et au caractère exhaustif de chaque hypothèse d'établissement du texte, et ont tendance, quant à eux, à interroger toutes les couches dont se compose la tradition textuelle d'une œuvre. Restent pourtant ouverts de nombreux problèmes, inhérents, si j'ose dire, à la nature même du texte médiéval, exposé dès son éclosion à des courants d'altération aussi puissants que contradictoires. Le cas que l'on vient d'examiner nous met, de plus, en garde contre les aléas de la réception du travail philologique moderne, à savoir le danger d'identifier sans médiations une hypothèse de restitution du texte, étroitement liée aux convictions et au goût de l'éditeur et, nécessairement, sujette aux moyens et aux schémas herméneutiques de l'époque, avec le texte présumé original lui-même. Autrement, le philologue risque de n'être rien de plus que le dernier – et pas forcément le plus sagace – des remanieurs.

⁴⁹ Voir pour la perspective italienne les réflexions de Roberto Antonelli, « Interpretazione e critica del testo », *Letteratura italiana. IV. L'interpretazione*, sous la direction d'Alberto Asor Rosa, Turin, Einaudi, 1985, p. 141-243 (207-11) et celles de Fabio Zinelli, « L'édition des textes médiévaux italiens en Italie », *Pratiques philologiques en Europe. Actes de la journée d'étude organisée à l'École des chartes le 23 septembre 2005*, sous la direction de Frédéric Duval, Paris, École nationale des chartes, « Études et rencontres » 21, 2006, p. 77-113. A propos des textes en ancien et moyen français, lire le bilan de Gilles Roques, « Les éditions de textes », *Histoire de la langue française 1945-2000*, sous la direction de Gérard Antoine et Bernard Cerquiglini, Paris, Éditions du CNRS, 2000, p. 867-882.

BIBLIOGRAPHIE

- ABED (Julien), « La vieillesse de la Sibylle : devenir d'un stéréotype antique à l'époque médiévale », *Bien Dire et Bien Apprendre*, n° 24, Lille, Université Charles-de-Gaulle, 2006, p. 25-38.
- ANGELI (Giovanna), *L'Eneas e i primi romanzi volgari*, Milan-Naples, Ricciardi, « Documenti di filologia » 15, 1971.
- Anglo-Norman Dictionary*, sous la direction de Louise W. Stone et William Rothwell, 7 vol., Londres, The Modern Humanities Research Association, 1977-1992.
- ANTONELLI (Roberto), « Interpretazione e critica del testo », *Letteratura italiana. IV. L'Interpretazione*, sous la direction d'Alberto Asor Rosa, Turin, Einaudi, 1985, p. 141-243.
- BOURGAIN (Pascale), VIELLIARD (Françoise), *Conseils pour l'édition des textes médiévaux. III. Textes littéraires*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques-École nationale des chartes, « Orientations et méthodes » 4, 2002.
- CAZES (Hélène), « La sibylle dans l'Eneas : de l'épopée au roman », *Autour du roman. Études présentées à Nicole Cazauran*, Paris, Presses de l'ENS, 1990, p. 11-48.
- CORBELLARI (Alain), *Joseph Bédier. Écrivain et philologue*, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises » 220, 1997.
- CORMIER (Raymond J.), « A Preliminary Checklist of Early Glossed Virgil Manuscripts », *Studi medievali*, n° 32, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 1991, p. 971-979.
- Eneas*, texte critique publié par Jean-Jacques Salverda de Grave, Halle a. S., Niemeyer, « Bibliotheca Normannica » 4, 1891.
- Eneas. Roman du XII^e siècle*, édité par Jean-Jacques Salverda de Grave, 2 vol., Paris, Champion, « Classiques français du moyen âge » 44 et 62, 1925-1929.
- FARAL (Edmond), *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Âge*, Paris, Champion, 1913.
- Filologia classica e filologia romanza : esperienze ecdotiche a confronto. Atti del Convegno (Roma, 25-27 maggio 1995)*, sous la direction d'Anna Ferrari, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, « Incontri di studio » 2, 1998.
- Floovant. Chanson de geste du XII^e siècle*, publiée avec introduction, notes et glossaire par Sven Andolf, Upsal, Almqvist & Wiksells, 1941.
- GODEFROY (Frédéric), *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du XI^e au XV^e siècle*, 10 vol., Paris, Vieweg/Bouillon, 1880-1902.
- GUERNES DE PONT-SAINTE-MAXENCE, *Vie de Saint Thomas de Canterbury*, éditée, traduite et annotée par Jacques T. Thomas, 2 vol., Louvain-Paris, Peeters, « Ktēmata » 15-16, 2002.

HAFFEN (Josiane), *Contribution à l'étude de la Sibylle médiévale. Étude et édition du ms. B.N., f. fr. 25407 fol. 160^V-172^V : le Livre de Sibille*, Paris, Les Belles Lettres, « Annales littéraires de l'Université de Besançon » 296, 1984.

HARF-LANCNER (Laurence), *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine. La naissance des fées*, Paris, Champion, « Nouvelle bibliothèque du moyen âge » 8, 1984.

JUNG (Marc-René), *La légende de Troie en France au moyen âge. Analyse des versions françaises et bibliographie raisonnée des manuscrits*, Bâle-Tübingen, Francke, « Romanica Helvetica » 114, 1996.

LAURIE (Helen C.), « A new look at the marvellous in *Eneas*, and its influence », *Romania*, n° 91, Paris, Société des Amis de la Romania, 1970, p. 48-74.

Le Roman d'Énéas, édition critique d'après le manuscrit B. N. fr. 60, traduction, présentation et notes d'Aimé Petit, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques » 4550, 1997.

Le Roman d'Énéas, traduit en français moderne par Martine Thiry-Stassin, Paris, Champion, « Traductions des classiques français du moyen âge » 33, 1985.

Le Roman de Thèbes, publié par Guy Raynaud de Lage, 2 vol., Paris, Champion, « Classiques français du moyen âge » 94 et 96, 1966-68.

Le Roman de Thèbes, édition du manuscrit S (Londres, Brit. Libr., Add. 34114), traduction, présentation et notes par Francine Mora-Lebrun, Paris, Librairie Générale Française, « Lettres gothiques » 4536, 1995.

LOGIÉ (Philippe), *L'Énéas, une traduction au risque de l'invention*, Paris, Champion, « Nouvelle bibliothèque du moyen âge » 48, 1999.

MONFRIN (Jaques), « Les translations vernaculaires de Virgile au Moyen Âge », *Lectures médiévales de Virgile. Actes du colloque organisé par l'École française de Rome (Rome, 25-28 octobre 1982)*, Rome, École française de Rome, « Collection de l'École française de Rome » 80, 1985, p. 189-249.

—, *Études de philologie romane*, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises » 230, 2001.

MORA-LEBRUN (Francine), « La Sibylle séductrice dans les romans en prose du xiii^e siècle : une Sibylle parodique ? », *La Sibylle. Parole et représentation*, sous la direction de Monique Bouquet et Françoise Morzadec, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Interférences », 2004, p. 197-209.

—, « Les métamorphoses de la Sibylle au xii^e siècle », *Bien Dire et Bien Apprendre*, n° 24, Lille, Université Charles-de-Gaulle, 2006, p. 11-24.

Nova Vulgata Bibliorum Sacrorum Editio, Vatican, Libreria Editrice Vaticana, 1979.

O'HARA TOBIN (Prudence M.), *Les Lais anonymes des xii^e et xiii^e siècles. Édition critique de quelques lais bretons*, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises » 143, 1976.

OVIDE, *Les Métamorphoses*, texte établi et traduit par Georges Lafaye, 3 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1985⁷.

PARIS (Gaston), compte-rendu de *Eneas, Romania*, n° 21, Paris, Bouillon, 1892, p. 281-294.

P. Ovidi Nasonis Metamorphoseon libri XV. Lactanti Placidi qui dicitur Narrationes fabularum Ovidianarum, recensuit apparatu critico instruxit Hugo Magnus, Berlin, Weidmann, 1914.

P. Vergili Maronis Opera, recensuit Marius Geymonat, Turin, Paravia, « Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum », 1973.

RENAUD DE BEAUJEU, *Le Bel Inconnu*, publié, présenté et annoté par Michèle Perret, traduction de Michèle Perret et Isabelle Weill, Paris, Champion, « Champion Classiques. Moyen âge » 4, 2003.

ROQUES (Gilles), « Les éditions de textes entre les deux guerres », *Histoire de la langue française 1914-1945*, sous la direction de Gérald Antoine et Robert Martin, Paris, Éditions du CNRS, 1995, p. 993-1000.

—, « Les éditions de textes », *Histoire de la langue française 1945-2000*, sous la direction de Gérald Antoine et Bernard Cerquiglini, Paris, Éditions du CNRS, 2000, p. 867-882.

RYCHNER (Jean), « La critique textuelle de la branche III (Martin) du *Roman de Renart* et l'édition des textes littéraires français du moyen âge », *Bulletin de l'Institut de recherche et d'histoire des textes*, n° 15, Paris, Éditions du CNRS, 1967-1968, p. 121-136.

—, *Du Saint-Alexis à François Villon*, préface de Jacques Monfrin, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises » 169, 1985.

SALVERDA DE GRAVE (Jean-Jacques), *Quelques observations sur l'évolution de la philologie romane depuis 1884*, Leyde, van der Hoek, 1907.

Scriptores rerum mythicarum latini tres Romae nuper reperti, edidit ac scholiis illustravit Georgius H. Bode, 2 vol., Cellis, Schulze, 1834.

Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii, recensuerunt Georgius Thilo et Hermannus Hagen, 4 vol., Leipzig, Teubner, 1878-1902.

The Commentary on the First Six Books of the Aeneid of Vergil Commonly Attributed to Bernardus Silvestris, edited by Julian W. Jones and Elizabeth F. Jones, Lincoln-Londres, University of Nebraska Press, 1977.

The Sibyl : Prophetess of Antiquity and Medieval Fay, by William L. Kinter and Joseph R. Keller, Philadelphie, Dorrance, 1967.

TOBLER (Adolf) et LOMMATZSCH (Erhard), *Altfranzösisches Wörterbuch*, 11 vol., Berlin/Wiesbaden, Weidmannsche Buchhandlung/Steiner, 1925-2002.

TOBLER (Adolf), compte-rendu de *Eneas*, *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, n° 13, Leipzig, Reisland, 1892, p. 85-92.

TRACHSLER (Richard), « *Lectio difficilior*. Quelques observations sur la critique textuelle après la *New Philology* », *Éthique de la philologie / Ethik der Philologie*, herausgegeben von Ursula Bähler, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, « Studien des Frankreichszentrums der Albert-Ludwigs-Universität Freiburg » 14, 2006, p. 155-171.

—, compte-rendu de LOGIÉ, *Revue critique de philologie romane*, n° 2, Alexandrie, Edizioni dell'Orso, 2001, p. 149-157.

—, « How to Do Things with Manuscripts : From Humanist Practice to Recent Textual Criticism », *Textual Cultures*, n° 1, Bloomington, Indiana University Press, 2006, p. 5-28.

VÀRVARO (Alberto), *Identità linguistiche e letterarie nell'Europa romanza*, Rome, Salerno, 2004.

—, « Critica dei testi classica e romanza. Problemi comuni ed esperienze diverse », *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti*, n° 45, Naples, Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti, 1970, p. 73-117.

VIELLIARD (Françoise), compte-rendu de LOGIÉ, *Romania*, n° 118, Paris, Société des Amis de la Romania, 2000, p. 253-258.

VIRGILE, *Énéide*, texte établi et traduit par Jacques Perret, 3 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1989⁵.

VON WARTBURG (Walther), *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, 25- vol., Bonn et alibi, Klapp et alii, 1928-.

ZINELLI (Fabio), « L'édition des textes médiévaux italiens en Italie », *Pratiques philologiques en Europe. Actes de la journée d'étude organisée à l'École des chartes le 23 septembre 2005*, sous la direction de Frédéric Duval, Paris, École nationale des chartes, « Études et rencontres » 21, 2006, p. 77-113.

PLAN

- 1. Spécificité du texte médiéval
- 2. Un cas concret : le Roman d'Éneas
 - 2.1 L'éditeur au travail
 - 2.2 Retournements
 - 2.3 Réception du travail d'édition
- 3. Mise en garde

AUTEUR

Gabriele Giannini

[Voir ses autres contributions](#)